

SAINTE GERTRUDE ET LA LITURGIE

† Maria Teresa Porcile Santiso

En 1863, Dom Guéranger terminait la préface à sa traduction des Exercices de sainte Gertrude par ces lignes du père Faber : « Telle était cette Sainte, la Sainte par excellence des louanges et des pieux désirs ! Oh ! plutôt à Dieu qu'elle revînt dans l'Église pour être ce qu'elle fut dans les siècles passés, le docteur et le prophète de la vie intérieure, comme Deborah qui, assise sous les palmiers du mont Éphraïm, chantait ses cantiques et jugeait Israël¹. » Ne peut-on dire que grâce à Dom Guéranger au 19^e siècle (sa traduction des Exercices connut 10 éditions jusqu'en 1923) et à d'autres éditions du 20^e siècle, Gertrude fut bien présente à l'Église et à toute personne souhaitant se nourrir de sa doctrine qui, pour reprendre encore une expression du Père Faber, respire partout la liberté d'esprit dont était pénétrée l'âme des anciens spirituels de l'école de saint Benoît. Si aujourd'hui, grâce aux progrès des sciences historiques, nous la connaissons un peu mieux qu'il y a 100 ou 200 ans – où on la confondait souvent avec Gertrude de Hackeborn, abbesse d'Helfta –, si grâce à la belle édition des Sources Chrétiennes nous avons désormais accès au texte latin critique et à une traduction fiable, ces volumes et ces connaissances sont trop souvent réservés aux bibliothèques universitaires ou monastiques. Le risque est réel que la plupart des croyants soient privés de ce trésor. Publier à nouveau les pages de Maria Teresa Porcile Santiso, 30 ans après leur première publication dans Liturgie² est-il utile ? Oui, et d'abord en raison de la personnalité exceptionnelle de l'auteur, décédée il y a déjà une vingtaine

1. P. FABER, *Tout pour Jésus-Christ*, ch. 8, § 8 (éd. originale en anglais en 1853), cité p. xxx de la 10^e édition, Mame, Paris, 1923.

2. *Liturgie* 74, 1990, p. 220-255.

d'années. Elle n'est pas moniale, ni chercheuse confinée dans les bibliothèques savantes, mais une femme vraiment en prise avec les grandes questions de l'Église et du monde où elle vivait. Il vaut la peine de rappeler la présentation faite dans Liturgie 73, p. 158-159 :

« Maria Teresa est une jeune femme uruguayenne à la destinée assez étonnante. Tout d'abord maîtresse d'école, elle étudie la philosophie, la théologie, la Bible, participe à la « Conférence de Puebla » (1979), est en lien avec le C.E.L.A.M. et l'Alliance biblique internationale.

« Elle vient en Europe par le secrétariat pour l'Unité des chrétiens, à Rome, et fait des conférences dans les Églises réformées. Ayant terminé à Fribourg sa licence de théologie, elle est choisie comme professeur, en lien avec le Conseil Œcuménique des Églises, participe à des colloques « Foi et Constitution » à Lima (Pérou), Vancouver (Canada), au sein du BEM. Les questions concernant les femmes, les handicapés, la spiritualité, la passionnent.

« Ayant dû retourner chez elle pour des raisons familiales en 1989, elle donne des cours et est invitée partout. Elle termine son doctorat en juillet 1989, assure des engagements au C.O.E., participe à trois commissions d'évêques, et au club des amis des femmes pour une « théologie avec le peuple » ; elle étudie spécialement la prière continuelle dans les bidonvilles. Elle donne aussi des cours de bible et de théologie au séminaire et aux internoviciats de Montevideo, ainsi qu'à des laïcs. »

Quand cette passionnée de l'Église et des hommes découvre Gertrude dans « Sources Chrétiennes », se noue entre elles une grande amitié, une communion profonde. Malgré les siècles et les inévitables différences culturelles de langage et d'expression, cette femme, mystique, moniale du XIII^e, lui est très proche et Maria Teresa veut nous faire partager cette proximité, mettre en évidence l'actualité et l'universalité de Gertrude. Et peut-être comprendrons-nous pourquoi une Thérèse d'Avila l'admirait autant, pourquoi Louis de Blois la recommandait avec enthousiasme de même, un peu plus tard, François de Sales ou monsieur Olier.

Comment parler de Gertrude et de la liturgie³ ? Comment Gertrude vit-elle le mystère de la liturgie ? Quel est le secret de son union de la vie liturgique et de l'expérience mystique ?

1 Qui est Gertrude ? Quelques dates importantes

Elle est née le 6 janvier 1256, probablement dans une famille noble, qui la confie dès l'âge de cinq ans, aux moniales d'Helfta. Le monastère se trouve près d'Eisleben, en Saxe, là où naîtra Martin Luther trois siècles plus tard.... Elle est élevée par la sœur de l'abbesse, Mechtilde de Hackeborn, qui connaîtra elle-même des grâces mystiques.

Gertrude est une enfant intelligente, vive de caractère, gracieuse aussi et ses qualités lui attirent l'affection de tous. Rien ne semble la prédisposer à une vie spirituelle supérieure à la moyenne. On sait encore que notre moniale a été deuxième chantre, car elle avait une belle voix, et qu'elle assurait la copie de manuscrits – deux fonctions souvent accouplées au Moyen Âge. Mais elle est souvent malade et à son grand regret, ne peut participer alors aux offices liturgiques ni aux instructions. Enfin il semble que les études théologiques aient été en honneur à Helfta ; mais Gertrude puise surtout sa pensée dans l'Écriture et la liturgie. Toutes ces qualités lui donnent un grand ascendant moral auprès de ses sœurs ; et si elle consent à livrer à une confidente ses grâces mystiques, c'est pour elle une sorte d'apostolat, pour en faire profiter le plus grand nombre. Elle meurt à 45 ans affaiblie par sa santé précaire, le 17 novembre 1302 (ou 1301 ?).

3. L'œuvre de Gertrude est publiée aux *Sources Chrétiennes* (volumes 127, 139, 143, 255 et 331). N'ont pas été reproduits ici les généralités sur la liturgie qui constituaient le début des exposés de 1990, dans le cadre de l'Assemblée Générale de la CFC à Orval. Quelques autres passages ont été abrégés. On trouvera le texte intégral dans *Liturgie 74* (1990), p. 220-255. L'auteur signale quelques auteurs de commentaires, mais ne donne aucune référence, ni de titre d'ouvrage ou d'article. Sont mentionnés Dom Vagaggini, Dom Leclercq et Dom Doyère (*Liturgie 74*, p. 21). Toutes les notes de cet article sont de la Rédaction.

On doit tenir compte de ces conditions concrètes de la vie de Gertrude qui, depuis l'âge de cinq ans, vit à Helfta, dans ce couvent qui conserve son caractère claustral. Le système féodal et les multiples guerres s'ajoutent aux difficultés en imposant des limites à l'activité du monastère.

Mais Helfta offre d'autres aspects...

2 À la découverte de sa grâce spéciale

La grâce spéciale de Gertrude n'est pas seulement la sienne propre mais celle de toute la communauté d'Helfta ; elle est la grâce de la liturgie, la grâce de vivre de la Parole de Dieu méditée dans la *lectio* et célébrée dans la liturgie. Cette grâce spéciale, c'est une intégration de l'univers de beauté, de louange, de chant, de vision, de vie en Dieu.

Dom Vagaggini, dans un de ses articles connus sur la spiritualité liturgique, choisit le cas précis, concret et assez complet de Gertrude et de son expérience, pour expliquer tout un courant de spiritualité. Mais il a soin de recommander en même temps une lecture très prudente, disant qu'il faut distinguer ce qui, d'un côté est propre à tout ce courant et, d'un autre côté, ce qui est propre à la personne de Gertrude, à sa féminité, à son cadre de vie, son environnement, son époque et aussi à sa grâce spéciale. Soulignant l'importance d'une relecture faite à la lumière de toutes ces caractéristiques, il en déduit que Gertrude n'est pas un modèle pour nous, parce que, malgré sa riche expérience, il lui manquerait deux choses importantes :

- l'expérience concrète d'une époque en plein remous, en pleine mutation culturelle dans laquelle le christianisme vit un tournant...

- l'expérience pastorale et communautaire au sein d'une paroisse par exemple ou d'un groupe de laïcs (comme à l'heure actuelle), etc.

Cela se comprend bien, continue-t-il, puisque aucun exemple du passé (et encore moins du Moyen-Âge) ne pourra donner au monde contemporain la réponse aux besoins spécifiques des hommes du 20^e siècle.

Vingt-cinq ans après les précieux écrits de Dom Vagaggini⁴ sur Gertrude, nous pouvons ajouter des nuances et apporter de nouveaux points de vue allant dans le même sens de la prudence et de la discrétion et pouvant aussi allonger la liste des manques, des limites de son expérience ; ce qui ajoute au fait de ne pouvoir trouver en elle une aide pour notre temps. Citons par exemple le phénomène de la créativité ou encore l'influence des religions non-chrétiennes... Mais ce qui est essentiel chez Gertrude ne vient-il pas de son héritage culturel et de l'immense grâce liturgique qu'elle a reçue ?

On dit aussi parfois que son vocabulaire est difficile à saisir pour la psychanalyse. Mais Gertrude est une sainte « libre de cœur ». Elle est la sainte de la *libertas cordis*. Elle ne bute sur aucune image parce qu'elle est libre de la liberté de l'Esprit. Avec cette liberté de cœur, Gertrude s'exprime dans un style et un langage très libre ; à aucun moment elle ne s'encombre ou ne se limite à des concepts purement rationnels ou intellectuels comme le donnerait à penser le début du Livre I (L. I, XI, 7, 7).

Gertrude est libre de « mémoire » ; elle n'a pas été marquée par les images violentes et troubles de notre époque ; de plus, sa mémoire n'a conservé de la société que ce qu'elle a vu et entendu pendant sa petite enfance. Cloîtrée au monastère depuis l'âge de cinq ans, elle grandit et évolue dans l'univers du cloître, univers de beauté, de sérénité, d'harmonie et de liberté... Ses oreilles n'entendent que le chant, la louange, l'exultation et la jubilation offerts à Dieu. De plus, les heures intermédiaires sont occupées à la

4. Vingt-cinq ans en 1990 ! Plus de cinquante ans aujourd'hui.

préparation de l'office... Ainsi tout est centré sur le Temple. Le centre géographique de Gertrude est le Temple. Ses amis sont Grégoire le Grand, Augustin, Bernard, les Victorins. Ses dialogues se font avec les antiphonaires, les lectures des Matines..., avec les Saints et les Anges.

Vivant avec ses sœurs qui cherchent Dieu et chantent Dieu, Gertrude ne parle que de Dieu et avec Dieu : c'est pourquoi la spontanéité de son langage paraît étrange au monde sécularisé d'aujourd'hui. Mais si nous pouvions lire ses écrits en ayant intégré psychologiquement son univers symbolique nous verrions combien, dans son monde intérieur et extérieur, tout part du haut et tout converge vers le haut, nous révélant une parfaite intégration humaine.

Diverses « portes d'accès » peuvent nous faire entrevoir son univers intérieur. Nous essayerons d'ouvrir successivement cinq de ces portes : celle de son vécu esthétique, de son intuition théologique, de son être corporel, de son expérience de la contemplation des saints, et enfin celle de sa vocation du ciel.

a - Son vécu esthétique

Gertrude est une mystique. Or on ne peut approcher la mystique avec les mêmes critères que ceux de l'histoire. L'expression « mystique » est l'expression rationnelle pour dire le « mystère ». C'est donc l'approche de la réalité par les sens.

Gertrude est une artiste, quelqu'un d'une extraordinaire sensibilité qui intègre son vécu esthétique et son vécu spirituel à travers l'unique axe possible, celui de l'amour.

Un jour d'une fête d'un saint comme elle s'appliquait à chanter pieusement les Heures à la louange de Dieu et de ce saint, toutes les paroles qu'elle chantait lui apparurent s'élancer, comme une lance aiguë, de son cœur au Cœur de Jésus Christ et y pénétrant profondément, l'émouvoir

incomparablement d'une très douce joie (L. III, XXV, 1, 1-7, SC 143, p. 119).

Il y a chez elle une très grande sensibilité musicale (cf. L. IV, XII, 7 ; XLVII, 17, 3-11). Tout se vit à partir de l'amour.

Lorsqu'on entonna les Vêpres, le Fils de Dieu, tenant de ses deux mains son Cœur plein de bénignité et de noblesse le présenta sous le symbole d'une cithare, aux yeux de la glorieuse Trinité. Toute la dévotion et toutes les paroles chantées au cours de la fête y résonnaient suavement. Ceux qui psalmodiaient sans dévotion particulière, mais seulement par routine, ou encore avec une satisfaction toute humaine, ne produisaient qu'un sourd murmure sur les cordes basses. Mais ceux qui s'appliquaient dévotement à chanter la louange de la vénérable Trinité, ceux-là semblaient faire retentir au moyen du Cœur très saint de Jésus-Christ, une mélodie sublime et des sons très suaves, sur les cordes les plus sonores... » (L. IV, XLI, 2, 1-12, SC 255, p. 329).

Son amour de la louange est si fort qu'elle voudrait vivre son agonie en chantant :

Pendant l'office du matin, comme on chantait à Laudes l'antienne *Te jure laudant*, elle louait de toutes ses forces, par cette même antienne, la toujours vénérable Trinité, et elle le faisait avec beaucoup de joie souhaitant, si la chose était possible, pouvoir chanter cette antienne au moment de son agonie avec une dévotion si grande qu'elle y consumerait ses forces et perdrait ainsi la vie en louant Dieu. Il lui sembla alors que la toute resplendissante et toujours tranquille Trinité daignait s'incliner vers le très noble Cœur de Jésus. En présence de cette très sainte Trinité, il était comme une cithare touchée avec un art merveilleux et résonnant avec douceur. Elle y fixa trois cordes qui, sans trêve, conformément à la souveraine toute-puissance de Dieu le Père et la sagesse de Dieu le Fils, comme à la bienveillance de l'Esprit Saint devaient compenser tous ses manquements, pour

le bon plaisir de la Bienheureuse Trinité... (L. IV, XLI, 4, SC 255, p. 331-333).

Il faut vraiment approcher Gertrude du point de vue de l'esthétique, de la beauté, en regardant de l'intérieur, non pas en cherchant ce qui est « tangible », raisonnable, mais plutôt ce qui est immanent à l'être humain et qui, en fin de compte, le transcende. C'est cela l'univers de la création artistique et de l'esthétique. Avant d'être réalisée, toute œuvre plastique existe d'abord à l'intérieur de l'artiste : elle est déjà conçue à l'intérieur. Toute œuvre d'art implique une longue gestation et suppose une pâque, un enfantement, une mise au jour. Cela se vérifie pour toute création artistique, qu'elle soit littéraire, musicale ou plastique.... C'est l'épiphanie du noumène, de ce qui est pensé à l'intérieur.

C'est un phénomène de la spiritualité tout à fait inhérent à l'être humain qui porte et « souffre » l'inspiration de l'esprit (ou l'Esprit) comme un souffle qui le possède et guide son pinceau ou sa plume avec une force et une direction qui dépasse l'artiste lui-même, bien que la réalisation passe par lui. Ce n'est pas à partir des critères d'une théologie rationnelle et académique que l'on peut entrer dans l'univers de la mystique, mais bien plutôt à partir de l'image et du symbole. Avec la clé de compréhension que nous donne l'art comme médiation herméneutique, nous saisirons peut-être quelque chose du langage de Gertrude et de son message.

Pour cela, commençons par nous libérer de cette inclination naturelle toujours menaçante en nous de prendre le mot « image » pour de l'imagination, de la fantaisie, de l'irréel. Bergson dit à propos du monde de l'image : « Toute la phénoménologie et la psychologie du "religieux" se comprend à la lumière du mélange des cultures et de leur propre sensibilité. »

Ainsi donc, approchons-nous de Gertrude à partir de son propre langage symbolique, de ses visions, de ses

images, de son langage apocalyptique, eschatologique. Ne la considérons plus comme appartenant « au passé », au Moyen Âge (bien qu'elle soit née au Moyen Âge) mais voyons-la plutôt dans la perspective du futur.

D'une certaine façon, Gertrude est une surréaliste. Le surréalisme ne rompt pas l'image, il ne la découpe pas pour l'analyser... comme le fait le cubisme qui a l'avantage d'élargir l'espace ; le surréalisme, lui a d'autres mécanismes devant la réalité. Il fait une « surréalité » dans laquelle apparaissent deux éléments fondamentaux : la lévitation et la transfiguration.

La **lévitation**. Il suffit de penser au Christ de Dali. Le corps du Seigneur sur la croix n'est pas représenté pesant, attiré par la pesanteur. Au contraire, le corps est cloué, mais la croix se trouve dans le ciel ; et le corps aussi semble s'élever avec cette croix qui se transforme en un mât, en un axe. Son corps est « poids de gloire ».

Ensuite c'est la **transfiguration**. Ce sont par exemple les peintures du Greco. Les formes et les couleurs de l'univers transfiguré se trouvent modifiées, transformées précisément par la vision intérieure de l'artiste qui conçoit la réalité à partir de sa propre perspective. Pareillement, l'univers de Gertrude est un univers de lévitation et de transfiguration où le poids de gloire du Ciel l'emporte sur l'attraction de la pesanteur. En ce sens, Gertrude est une mine inexploitée et inexplorée de la symbolique onirique. Avoir peur d'une lecture psychanalytique de ses œuvres serait être victime des critères étroits et étouffants de cette psychanalyse.

L'univers de vision de Gertrude est en relation directe avec la pureté :

Dans une occasion elle fit confidence de sa tendre familiarité avec le Seigneur à un directeur d'âge et d'expérience et celui-ci, devant la pureté de son cœur, lui rendit ensuite ce témoignage qu'il n'avait certes jamais rencontré

personne qui fût aussi complètement qu'elle, éloigné de tout émoi sensuel. Je peux passer le reste sous silence car il suffit de regarder en elle attentivement ce don divin pour comprendre que, plus que d'autres, elle ait été favorisée de la révélation des secrets de Celui qui a dit dans l'Évangile : « Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu (Mt 5, 8) ». Et saint Augustin explique : « Nous ne voyons pas Dieu des yeux du corps mais de ceux de l'âme et, de même que la lumière du jour n'est perçue que des yeux sains, ainsi Dieu n'est vu que par un cœur pur, exempt de la souillure du péché et temple saint de Dieu (Epist. 147, PL 33, 596) » (L. I. IX, 2, SC 139, p. 162).

Nous la lisons avec les craintes que nous a données la psychanalyse freudienne ; peurs qui sont inconnues ou ignorées de ceux qui sont opposés au monde religieux ou opposés à l'univers intérieur d'expression symbolique. Attention donc à ce que l'interprétation du message de Gertrude soit en accord avec son langage.

Je crois que son actualité, sa nouveauté sont si grandes que nous avons encore à les découvrir. Gertrude ne se trouve pas dans le passé mais bien dans le futur, dans la promesse, dans l'eschatologie. Nous ne la découvrirons pas si nous la cherchons dans le passé, avec des critères intellectualisants.

Plus que réfléchir ou écrire sur Gertrude, notre tâche doit consister à *l'actuer* – non pas l'actualiser mais *l'actuer* – là où elle se trouve. Ses paroles, ses écrits la description de ses images ne doivent pas être seulement objet de réflexion, mais objet de vision, d'**actuation**.

Il y a quelque chose de cela dans les *Autosacramentales*⁵ du Moyen Âge alors très populaires en Espagne, mais avec le côté « dramatisant » qui existe partout en Europe.

5. Un **auto sacramental** désigne une pièce de théâtre espagnole basée sur une allégorie religieuse et ayant comme thème préféré le mystère de l'Eucharistie (exemple : *Le Grand Théâtre du monde* de CALDERÓN).

Aujourd'hui nous pourrions faire entrer dans ce style d'interprétation visuelle et globale, toute l'expérience liturgique de Gertrude, expérience des espaces, des temps, des rythmes et des images...

S'il y a beaucoup de redites et de répétitions dans les oeuvres de Gertrude, c'est parce qu'elle considère qu'elles n'ont pas été données pour elle, mais pour qu'elles puissent servir aux autres. Dans une culture comme celle du Moyen Âge où l'influence du monde symbolique joue un grand rôle, Gertrude a partagé à d'autres les récits de ses visions. Ne peut-on pas penser alors, que dans un monde et une culture qui usent (et abusent) de la parole (Heidegger dirait verbiage), il conviendrait d'aborder Gertrude par le biais de l'art plastique, de la musique et du silence ? Elle utilise ce langage parce que c'est son message. Comme artiste, elle exploite cette faculté de perception très sensible de son intelligence et la met au service de la contemplation, de la vision et de la poésie.

Tenons compte aussi du fait que la liturgie est un univers poétique et que le poétique comprend au moins deux versants :

- le premier relatif à la créativité, au *poiein* d'où surgit la part poétique. Toute création se réfère à cela.

- l'autre versant est relatif à la liberté ; si la liturgie est liée à la poésie, et la poésie à la créativité et à la liberté, la liturgie a donc un lien avec cette créativité et cette liberté.

Il n'est pas surprenant que cette femme libre de coeur soit un exemple extraordinaire de création, d'intégration de la contemplation dans la liturgie.

Le grand défi de la liturgie (et plus encore de la liturgie monastique) ne se trouve-t-il pas dans la continuité d'un rythme permanent, stable et en même temps dans la créativité, dans l'innovation et l'actualisation ? Comment obtenir, ou seulement imaginer, une créativité constante ? Prétendre

à cela serait irréal, mais chercher tous les espaces de créativité existant à l'intérieur du cadre strictement liturgique mais pouvant aussi le dépasser et s'étendre à l'ensemble du temps liturgique, avec une place privilégiée pour les fêtes, peut être une grande source d'innovation. Gertrude fait cela, elle recrée dans la solitude, dans l'avant et dans l'après ce qu'elle vit dans la liturgie, mais elle le fait dans un élan d'amour.

b - Sa vocation missionnaire

Gertrude vit cet aspect marqué de sa vocation à partir de la liturgie. C'est extraordinaire de voir qu'étant au monastère, souvent sans sortir, Gertrude vit si intensément sa vocation et sa mission « d'éducatrice de la foi » – comme nous dirions aujourd'hui. Elle, elle dit « enseigner » :

... je désire (au contraire) de tout mon cœur, en réparation de ce mal, promouvoir votre honneur en notre communauté. Dès lors, si vous voulez bien me prendre à vos ordres, moi, votre servante, toute indigne que je sois, hélas ! et m'accepter pour votre héraut, alors de tout mon cœur j'enseignerai aux autres pour votre amour quelque exercice particulier de dévotion qu'ils pourraient accomplir fréquemment en ces jours pour apaiser votre colère en face de l'hostilité et des insultes des mondains. Le Seigneur lui répondit : « Celui qui sera mon héraut, voici de quel prix je le récompenserai : tous les biens qu'il aura acquis pour moi seront versés à son compte. » Cela lui fit comprendre que si l'on écrit ou que l'on enseigne les autres, dans l'intention de promouvoir ainsi la gloire de Dieu et le profit des âmes, tout le profit que quelqu'un retire de cet écrit ou de cet enseignement, au cours même de milliers d'années, passe intégralement au bénéfice de celui qui, à l'origine a eu le dessein de l'offrir au Seigneur (L. IV, XIII, 2, 4-21, SC 255, p. 155).

Consciente d'avoir reçu pour donner, elle est poussée à enseigner, à partager.

Elle s'appliquait aussi, assidûment, à recueillir par écrit tout ce qu'elle pensait pouvoir être profitable à quelqu'un, et, en cela, elle n'agissait que pour la gloire de Dieu, n'aspirant pas à la reconnaissance de quiconque, mais désirant seulement le salut des âmes. Aussi communiquait-elle promptement ses copies à ceux auxquels elle pensait qu'elles feraient le plus de bien. De même, lorsqu'elle apprenait que les Livres saints faisaient particulièrement défaut ici ou là, elle mettait tout le zèle dont elle était capable à procurer le nécessaire afin de gagner tous les hommes au Christ. Les veilles, le jeûne, le renoncement aux commodités concernant le corps étaient à ses yeux une joie plutôt qu'une peine. Bien plus, elle interrompit plus d'une fois sa douce contemplation lorsque le devoir exigeait qu'elle soutînt une âme dans la tentation, consolât quelqu'un dans l'affliction ou accomplît quel qu'autre secours charitable. Car, de même que le fer plongé dans le feu devient lui-même inévitablement tout feu, ainsi, embrasée de charité divine, elle-même était toute charité, avide du salut de toute l'humanité.

... Aussi avait-elle coutume de dire que toutes les grâces qu'indigne et ingrate elle avait reçues gratuitement de la surabondante bonté du Seigneur, lui semblaient lorsqu'elle le taisait et en jouissait seule, comme cachées sous le fumier, à cause de sa misère, mais si elle en faisait confiance à quelqu'un, alors c'était pour elle comme perle sertie d'or ; elle jugeait en effet toute personne plus digne qu'elle en ce sens qu'elle estimait que n'importe qui par une seule pensée pouvait en raison de la pureté et de la sainteté de sa vie, rendre plus de gloire à Dieu qu'elle-même, coupable de négligences et de vie indigne, ne le pouvait faire par tous ses exercices extérieurs. Aussi le seul motif qui la poussa à faire à autrui confiance de certaines grâces reçues de Dieu était qu'elle se jugeait si complètement indigne des dons de Dieu qu'elle ne pouvait en aucune manière les croire

accordés pour elle seule mais plutôt pour le profit des autres (L.I, IV, 2-3, SC 139, p. 143-145).

C'est dans une grande humilité qu'elle transmettait ce qu'elle avait reçu.

La grâce d'une profonde humilité aussi bien que la force de la volonté divine la pressant avec une sorte de hâte, l'ont incitée à faire à une autre personne les confidences qui suivent, estimant, dans le sentiment qu'elle avait de sa propre indignité, sa gratitude insuffisante pour correspondre à la grandeur des dons de Dieu. Aussi en les révélant à une autre, elle se réjouissait pour la gloire de Dieu, car c'était pour elle comme si une perle avait été retirée de la boue obscure pour être enchâssée dans la dignité et l'éclat de l'or. Ensuite pour obéir aux ordres des supérieures cette confidente a écrit les pages que voici » (L. III, 1).

On pourrait croire que le climat monastique d'un côté, la discipline de la vie contemplative féminine du 13^e siècle, ainsi que les circonstances de sa vie personnelle (petite fille offerte à 5 ans), son extraordinaire expérience d'union et d'unité de la liturgie céleste et terrestre et bien d'autres facteurs encore, bref, qu'une telle familiarité avec le Ciel, lui fasse oublier la terre. Or c'est tout le contraire. Sa forte vocation missionnaire s'exprime de façons diverses et complémentaires. La prière d'intercession par exemple, est vécue comme la conséquence logique du sentiment de son indignité et de son amour pour les autres.

Son expérience liturgique la conduit à un amour sans frontières ni d'espace, ni de temps. Le jour de la fête de l'Épiphanie elle veut trouver un présent au Seigneur.

Une autre fois, tandis qu'en la même fête on lisait dans l'Évangile : « et se prosternant, ils l'adorèrent et ouvrant leurs trésors... », stimulée cette fois encore par l'exemple des Bienheureux Mages, elle se leva dans la ferveur de son esprit et se prosterna avec une très humble dévotion aux

pieds très saints du Seigneur Jésus, l'adorant au nom de tout ce qu'il y a au ciel, sur terre et dans les enfers. Et faute de trouver un présent qu'elle puisse dignement lui offrir, elle se mit à parcourir l'univers entier, dans son désir anxieux, cherchant parmi toutes les créatures si elle pourrait en découvrir quelqu'une digne d'être offerte à son unique aimé. Courant ainsi, brûlante et haletante, dans la soif de son ardente ferveur, elle découvrit des choses méprisables que toute créature aurait sagement rejetées comme indignes d'être offertes à la louange et à la gloire du Sauveur. Mais elle, s'en emparant avec avidité, s'efforçait de les restituer à Celui que tout le créé devrait servir uniquement (L. IV, VI, 3, SC 255, p. 93).

En la fête du dimanche de *Laetare* (4^e dimanche de carême), elle demande au Seigneur à quoi s'exercer avec le plus de mérite ; le Seigneur répondit :

« Introduis auprès de moi ceux que la semaine dernière, tu as revêtu de la beauté de ma Vie, car ils doivent prendre leur repas avec moi. » À cela elle répondit :

« Et comment pourrais-je le faire ? Ah, certes, si malgré mon indignité, je pouvais introduire auprès de vous, mon Seigneur, tous ceux avec qui vous daignerez prendre vos délices, j'irais bien volontiers nu-pieds, de par le monde entier, depuis ce jour jusqu'à celui du jugement, et chacun de ceux en qui vous daignerez trouver vos délices et votre joie, ô douceur de mon âme, je les prendrais dans mes bras pour vous les présenter. Ils deviendront ainsi vôtres et je pourrai satisfaire quelque peu l'avide et insatiable tendresse de votre divin amour. » [...] Et elle vit aussitôt l'Église universelle, admirablement parée, conduite en présence du Seigneur. Et le Seigneur dit : « C'est cette multitude que tu serviras aujourd'hui » (L. IV XXI, 1,6-22, SC 255, p. 201).

À côté de ce désir du cœur qui veut porter tout le monde dans ses bras, qui veut parcourir le monde en annonçant l'Amour de Dieu jusqu'à la fin des temps ou bien qui veut

louer avec tout le cosmos et toutes les créatures angéliques et terrestres, il y a un désir ardent d'intercession.

Un des textes les plus précieux correspond à la fête de la Dédicace de l'Église :

Elle vit un fleuve d'une extrême transparence et à la surface agitée de rides couler à travers toute l'étendue du ciel. Or, comme l'on voit le soleil quand il brille refléter dans l'eau son admirable lumière, ainsi chaque ride du fleuve étincelait merveilleusement comme si mille soleils eussent brillé au firmament. Elle comprit que le fleuve symbolisait la grâce de cette dévotion dont elle jouissait à ce moment-là par la largesse divine, et ses rides toutes les pensées qu'avec zèle et application elle dirigeait vers Dieu. Le Roi de gloire s'inclina alors et plongea au fond du fleuve un calice d'or puis l'en retira plein jusqu'au bord pour le présenter aux saints. Chacun y puisant une nouvelle abondance de délices et de joie, ils éclatèrent en louanges et en actions de grâces pour toutes les faveurs accordées à cette âme par le distributeur de tous biens. Du fond de ce calice semblaient aussi sortir des tuyaux d'or dirigés vers certaines personnes qui, en l'occurrence, l'avaient aidée à trouver la liberté de vaquer à Dieu, et aussi vers tous ceux qui s'étaient recommandés à ses prières. Par ses tuyaux ils devaient recevoir la consolation divine. L'âme dit alors au Seigneur : « Et à quoi donc leur sert-il que je voie et comprenne ces choses si eux-mêmes n'en ont pas conscience ? » À cette question, le Seigneur répondit : « Est-il donc inutile pour un père de famille de remplir ses celliers de tonneaux de vin sous prétexte que, à chaque instant, il n'en déguste pas la saveur ? Il pourra cependant, chaque fois qu'il en aura envie, en puiser à sa guise et en boire autant qu'il voudra. De même, lorsqu'à la prière de mes élus je répands ma grâce sur d'autres, ceux-ci ne ressentent pas aussitôt, il est vrai, le goût de la dévotion, mais ils feront, le moment venu, l'expérience savoureuse de ma bonté (L. IV, LIX, 3, 9-4, 23, SC 255, p. 481-483).

La vocation missionnaire et universelle de Gertrude fait penser à celle de Thérèse de Lisieux : « Dans l'Église je serai l'amour... »

Et la réponse du Seigneur est un écho de la lettre aux Romains 12, 1-2 parce qu'elle a demandé quelque chose qui est en accord avec sa Volonté. Et qu'elle l'a demandé avec toute la profondeur avec laquelle elle vit sa grâce baptismale (*Lumen Gentium* n° 10-11).

Cette dimension missionnaire apparaît dans un autre texte surprenant quand on pense au cadre de vie de Gertrude. Après avoir entendu la lecture de l'évangile de Matthieu au chapitre 25, elle dit en toute simplicité au Seigneur qu'elle ne peut vivre cet Évangile au pied de la lettre parce que la discipline de la Règle ne le permet pas... Mais c'est Lui qui a voulu qu'elle vive sous la discipline de cette règle postulant que l'on ne doit rien posséder en propre... alors comment peut-on donner ? Demandez par conséquent au Seigneur qu'il vous apprenne comment vivre cet Évangile tout en étant au monastère :

« Enseignez-moi par quel exercice nous pourrions obtenir que cette très douce parole de votre bénédiction, promise en cet endroit de l'Évangile, pour prix de ces œuvres de miséricorde, nous soit adressée à nous aussi. » Et le Seigneur lui-même répond : « Comme je suis le salut et la vie des âmes, en tout homme je suis toujours affamé et assoiffé de son salut. Si quelqu'un chaque jour s'applique à lire quelques paroles de la Sainte Écriture pour s'édifier, celui-là sans doute apaisera ma faim par une réfection extrêmement suave » (L. IV, XVIII, 1, SC 255, p.193)

c - Son être corporel

La célébration liturgique transcende l'intelligence et ce qu'il y a de meilleur en elle. Elle requiert une participation

de toute la personne ainsi qu'une intégration progressive de la sensibilité et de tout le corps.

Gertrude vit son corps et toutes les modifications qui y surviennent à travers la liturgie. Elle est très sensible au langage du corps ; donnons-en rapidement trois exemples : celui de la corporéité du Seigneur, puis celui de la corporéité de Marie et enfin de la sienne propre.

- Le corps du Seigneur

Avant toute chose c'est le Corps du Seigneur qui retient l'attention de Gertrude (ici nous pourrions ajouter au thème des Plaies, thème très cher à Gertrude, celui du Cœur du Christ vu comme un lieu d'habitation, une demeure, etc.). Mais ce qui nous intéresse surtout dans cette réflexion c'est de voir comment Gertrude vit le Corps du Seigneur dans la liturgie. Parmi les nombreux textes nous en choisirons un qui révèle un aspect très féminin de sa sensibilité.

Gertrude loue, adore et "compte" tous les membres du Seigneur :

Au milieu de jouissances si délectables qu'elles ressemblaient aux délices célestes, l'apparition du Seigneur Jésus en ajouta de nouvelles, et avec une condescendance affectueuse, il daigna s'installer en ce lieu ainsi que ses serviteurs, les princes célestes. Alors elle récita au nom de chacun de ses membres, c'est-à-dire deux cent vingt cinq fois : *Laudo, adoro, etc.* (L. IV, II, 7, 17-18, SC 255, p. 33).

- Le corps de Marie

Gertrude est spécialement sensible au corps de Marie, tout comme le sont aussi tous les mystiques du Moyen Âge, mais elle attire l'attention sur le rapport qu'il y a entre le corps de Marie et le sien (et celui des sœurs).

À l'occasion de la fête de l'Annonciation elle fait une espèce de comptabilité du temps de gestation du Seigneur dans le sein de Marie... et elle récite autant d'*Ave Maria* qu'il

y a de jours : « en mémoire des jours que le Seigneur mit à croître en son sein » (L. IV, XII, 10, 4-6, SC 255, p.143).

La même chose se retrouve lors de la fête de la Nativité de Marie :

Quand brilla la fête de la Nativité de la très bienheureuse Vierge, elle récita autant d'Ave que cette brillante étoile de la mer avait mis de jours à croître dans le sein de sa mère (L. IV, LI, 1, SC 255, p. 419).

Il y a aussi ce passage du L. IV, III, 3, 7 qui se passe le jour de la Naissance du Seigneur, où Marie "contagie" l'Incarnation. Gertrude a la finesse d'établir une différence entre le *sinu Dei Patris et uterum inviolatae virginis* et elle ajoute qu'au moment de chanter le répons *Descendit de coelis* (cf. Jn 3, 17) le Seigneur se "liquéfie d'amour" (*amor liquefactus* L. IV, III, 3, 7) ; elle raconte ensuite comment lui apparut la Vierge *immaculatus uterus virgini gloriosae ad instar purissimae crystalli...*

Au douzième répons, c'est-à-dire *Verbum caro factum est*, comme le couvent s'inclinait profondément par révérence pour l'Incarnation du Seigneur... (L. IV, III, 5)

À la fin du même répons, aux mots : *et veritate*, la Vierge Marie s'avança admirablement parée de la double gloire de la virginité et de la maternité. Elle vint d'abord à celle qui était la première du chœur droit, lui entoura l'épaule de son bras droit et, la serra contre elle avec force et douceur, fit pénétrer profondément dans son âme le noble Enfant plus beau que tous les fils d'homme. Allant ainsi à travers tout le chœur vers le couvent, elle fit pénétrer de la même manière dans l'âme de chacune par une douce étreinte, l'aimable et délicieux Enfant. Toutes tenaient ainsi cet enfant si délicat dans les bras de leur âme. Mais certaines paraissaient lui soutenir la tête comme si elles la faisaient reposer avec beaucoup de précaution et de soin sur un coussin moelleux. D'autres au contraire, moins soigneuses à soutenir la tête

du doux petit Entant, la laissent retomber de façon fort incommode. Elle comprit par là, que les personnes qui, sans entrave, laissent Dieu disposer de leur volonté à son bon plaisir, posaient commodément la tête du bien aimé Jésus comme sur un coussin moelleux : celui de leur volonté bonne. Celles, au contraire dont la volonté était sur quelque point raide ou imparfaite, laissent retomber de façon incommode la tête de l'Enfant. Ô mes bien-aimées, bannissons donc tout obstacle de nos cœurs et de nos consciences et offrons nos cœurs au Seigneur avec une volonté entièrement libre pour tout ce qui lui plaira, car, en toutes choses, c'est notre progrès qu'il désire au plus haut point. Que jamais donc il ne nous arrive de troubler, ne fût-ce que le temps d'un clin d'œil, le repos de ce petit Enfant si doux et si délicieux qui, dans son extrême bonté s'est penché vers notre cœur pour y pénétrer profondément » (L. IV, III, 6, SC 255, p. 53-55).

Elle veut dire qu'il y a comme une appropriation féminine des mystères vécus dans et par la liturgie.

- Son propre corps

Devant une telle sensibilité au corps du Seigneur et de Marie, on découvre aussi l'extraordinaire énergie de son propre corps. D'un côté Gertrude sent l'importance de l'expression des gestes liturgiques et son corps y participe pleinement. Elle vit les prostrations et les genuflexions non pas pour donner l'exemple... (cf. L. IV, XXIV, 1, SC 255, p. 231-233).

Mais elle sent aussi d'une façon très réelle ses faiblesses physiques (probablement à cause de la fréquence des maux dus à sa maladie). Elle éprouve aussi les fatigues de la station debout pendant les heures au chœur, « les saintes fatigues » de la psalmodie (L. IV, III, 2, 16, SC 255, p. 49), mais c'est aussi le rythme du travail, du repos et du sommeil.

Tout son désir était tendu vers Dieu, souhaitant qu'en la glorieuse et très douce Nativité de Jésus, tous ses exercices aussi bien corporels que spirituels, soient un chant de suprême louange à la toujours adorable Trinité... (L. IV, II, 6, SC 255, p. 31).

Mais par-dessus tout il y a une augmentation, un accroissement d'énergie du corps qui parvient à l'expérience de la transfiguration. Elle sent tous ses membres pénétrés de la lumière du Tabor et elle le raconte avec une totale simplicité :

Elle sentit une irrésistible puissance émouvoir même tous ses membres jusqu'à les faire défaillir : elle dit alors au Seigneur : "Je vois maintenant que je peux dire en toute vérité : Voici, mon Bien-Aimé, que non seulement le secret de mon cœur mais tous mes membres mêmes se sont émus (cf. Gn 43, 30) à cause de vous... (L. III, XII, 2, 5-9, SC 143, p. 53).

Cette expérience de la transfiguration est l'objet de l'incomparable chapitre XXI du Livre II (SC 139, p. 323-327). Alors qu'il y a aujourd'hui cette recherche très positive d'intégration de toute la personne : esprit-corps-âme, avec cependant une redécouverte plus marquée du corps et de sa place, Gertrude se présente à nous comme un paradigme.

L'expression de son corps est la manifestation extérieure de ce qu'elle vit à l'intérieur : l'unité et l'unification opérées par l'amour.

d - La communion des Saints

La liturgie exige le rassemblement de l'*ekklesia*, de l'assemblée liturgique. On ne peut pas « célébrer » seul et isolé. Gertrude le fait avec toute la communauté des sœurs ; elle exprime sa souffrance de ne pas pouvoir se joindre à elles au chœur, tout en laissant cependant au Seigneur le soin de la consoler... ce qu'il fait de multiples fois. De plus elle

célèbre avec tous les saints, les anges, en union avec les âmes du purgatoire et en compagnie de Marie.

Tout le livre IV témoigne d'une célébration liturgique en communion avec les saints, surtout si on lit attentivement ce qui est écrit à l'occasion de leurs fêtes.

Au centre de cette communion du ciel et de la terre, Marie occupe une place unique. Lors des fêtes mariales Gertrude va recevoir des grâces qui marqueront sa vie. Quelques fêtes comme celle de la Purification par exemple ont une importance particulière.

Marie est pour Gertrude la Vierge, la glorieuse Mère du Seigneur (L. IV, XII, 2, 4 ; 6, 1-2, SC 255, p. 135 et 139), la reine du ciel (L. IV, XLVIII, 20, SC 255, p. 391-393) et en même temps Marie est une petite fille (L. IV, XLVIII, 16, 24-17, 8, SC 255, p. 387). Sa majesté et sa beauté ne nuisent en rien à sa tendresse, sa pureté et sa simplicité.

Faisant écho au chapitre 19 de la Règle de saint Benoît (cf. Ps 137, 1 en RB XIX), les anges aussi sont présents.

e - Son désir du ciel

La liturgie est désir du ciel. Elle est vocation céleste (cf. la constitution de Vatican II sur la Liturgie au chapitre 8). L'Évangile est plein du Ciel ; et de la terre, nous y aspirons et l'aimons. Jésus nous dit : « Mon Père est un Père qui est au ciel » (Mt 5, 16.45...) et « Si le Père vient demeurer en nous, notre demeure doit être au ciel » (Jn 14). Il dit aussi de « mettre son trésor dans le ciel » (Mt 6), c'est donc là qu'il faut mettre son cœur.

La liturgie a un rapport avec le cœur, le trésor et le Ciel. Le secret de Dieu est ainsi : ce qui est le plus intime est en même temps le plus ouvert. Mais ouvert pour les yeux qui voient et absolument fermé pour ceux qui ne voient pas. Le mystère est là, devant nos yeux, mais il faut voir.

Parce que la liturgie est liée au Ciel, au futur, au rêve..., la liturgie est liée aussi au désir. Et le désir est inhérent à l'amour et à la tension eschatologique. Dans l'Église ceux qui vivent de la liturgie sont les hommes et les femmes de désir. Hommes et femmes d'un amour gratuit qui se perd, qui monte et « s'évapore » dans le ciel.

En ce sens la liturgie est semblable aux langues de feu de l'Esprit qui se perdent en s'élevant, mais qui se perdent en répandant chaleur, énergie et lumière. Le désir ainsi avivé, tout se convertit en émerveillement, extase, sortie de soi, création, Beauté.

La Liturgie est liée aussi au **silence**. Ce n'est pas un hasard si l'Apocalypse est le seul livre de la Bible qui nous parle de « la demi-heure de silence... au ciel » (Ap 8, 1). La liturgie est donc le temps du désir.

Dans l'histoire de la spiritualité, la vie monastique est la vie du "désir". Elle est vocation eschatologique sans retour ni regret du passé hormis pour les fêtes de l'Exaltation de la Croix et de Pâque.

C'est un souvenir constant dans une anamnèse éternelle. Grégoire le Grand parle du « désir », le grand thème du monachisme médiéval, thème que Dom Jean Leclercq a étudié et développé. C'est ici que se situe le message d'Helfta, message de célébration, d'actualisation et de stimulation du désir.

La liturgie suppose une certaine conception anthropologique. Derrière la liturgie se trouve l'être humain considéré comme *homo ludens* et non pas comme *homo faber* ou comme *homo sapiens*. La liturgie apparaît alors comme l'activité d'un jeu et de la gratuité. Ce thème est une constante. La liturgie agit comme un stimulant, comme quelque chose qui rassasie le désir.

Le vocabulaire du désir est employé plus fréquemment quand il s'agit de la personne du Seigneur (cf. L. IV,

LII, 5,12-18, SC 255, p. 439). Ce désir peut s'élargir, s'amplifier, être un *magno desiderio* (L. IV, LIX, 1, 7-10, SC 255, p. 477-479) ; il est lié à l'espace, à la proximité ; il peut « se remplir » et remplir le Ciel et la terre.

Le désir est lié aussi à la pauvreté, à l'indigence, au vide... Le vocabulaire du désir n'est pas sans lien avec le vocabulaire de l'humilité qui est un vocabulaire de creux, de vallées, d'espaces enfoncés... (cf. L. II, 1).

Le paroxysme de son désir devient un désir de mort (cf. *Exercices* 7). Au thème du désir s'ajoute celui de l'ivresse qui, déjà apparaît dans la première vision de sa conversion. Ce thème est fréquent dans la littérature mystique.

3 – Liturgie et transformation

Il est parfois difficile de voir le lien entre liturgie, mystique et transformation de l'âme. On peut voir l'année liturgique et faire une lecture des différents temps qui la composent, à partir de notre propre expérience intérieure. Il y a un advent, un enfantement, une épiphanie, une purification progressive débouchant sur une renaissance très douloureuse qui s'effectue à un autre niveau : c'est la pâque. Viennent ensuite les apparitions du Seigneur ressuscité (que l'on peut mettre en parallèle avec les épiphanies de la Nativité jusqu'à la venue de l'Esprit sur les Apôtres et sur notre temps *per annum*). De cette espérance, de cette naissance, et croissance, de cette purification pour renaître et vivre dans l'Esprit, Gertrude est le témoin vivant qui par son expérience nous la révèle avec une étonnante exactitude.

Y a-t-il en elle une « loi » de transformation, de déification de son âme qui suivrait le rythme des temps liturgiques ?

Cela commence la nuit comme pour la création du monde... C'est après les Complies qu'elle a sa première vision ; de même le soir fut créé avant le matin (Gn 1) et la Parole surgit dans la nuit (Sg 7, 30).

Pareillement, le processus de transformation qui va de sa conversion à sa déification est semblable à une anthropogénèse mystique alimentant la relation, l'union de l'âme à Dieu jusqu'à son entrée en Dieu. Et cela se fait dans la force d'un désir suprême de mort vécue comme la plus totale et définitive entrée en Dieu.

Ce thème donnerait lieu à d'autres réflexions mais nous nous limiterons en signalant seulement trois aspects de la transformation de l'être : la recréation par l'image, la vision et le silence. Suivons le livre II où Gertrude parle elle-même de l'histoire de son âme.

a - La re-création par l'image

Ce thème marque de façon surprenante l'évolution de sa transformation. Au début du Livre II, au chapitre VII, on voit bien le processus de purification qui s'effectue en elle. Notons en plus que ce chapitre se passe lors de la fête de la Purification ! Ce processus se poursuit tout au long du livre jusqu'au chapitre XXI, fête de la Transfiguration (qui existait seulement en Carême à cette époque).

Il est significatif que Gertrude achève son livre sur le thème de l'image, de la transformation de l'image par l'image à travers la contemplation de la gloire.

Le texte final au chapitre 24 cite l'Apocalypse ch. 8. Il résume ce qu'est la vie de Gertrude : la transformation par l'image et la louange pure et silencieuse de l'encens et du parfum.

Nous pourrions dire que c'est la quintessence de sa « vocation sacerdotale ».

b - La vision

Innombrables sont les textes où Gertrude parle de cette re-création par l'image, mais c'est toujours le Seigneur qui la réalise. Voyons un texte où il agit avec une infinie douceur :

Et le Seigneur lui dit : « Récite le *Confiteor* ». Lorsqu'elle eut achevé avec humilité et dévotion, le Seigneur ajouta : « Que ma divinité ait pitié de vous et vous remette tous vos péchés. » Puis il étendit sa main vénérable et lui donna sa bénédiction. Et comme l'âme s'inclinait pour la recevoir, il la prit sur son Cœur, et la tenant serrée dans la douce étreinte de ses caresses, il chantait : l'homme a été fait à l'image de Dieu. Ses yeux et ses oreilles, sa bouche et son cœur, ses mains et ses pieds, il les couvrait de baisers et, à chaque fois, son doux chant redisait les mêmes paroles et renouvelait dans l'âme, de façon parfaite, son image et sa ressemblance divine (L. IV, XIV, 7, 4-15, SC 255, p. 163).

Cette progressive transformation d'images en images, lui permet d'atteindre ce qui est la finalité de toute vie contemplative et de toute vie chrétienne : la vision du visage du Seigneur. Gertrude a faim et soif de ce visage (l'expression *faciem mellifluam* est très fréquente surtout dans les *Exercices*).

Lisons ce qu'elle écrit lors de la célébration du dimanche *Omnis terra* ; quand elle se prépare à vénérer la Sainte Face elle éprouve toute son indignité et finalement c'est le Seigneur qui la bénit avec ces paroles :

En tous ceux qui, séduits par le désir de mon amour, gardent le souvenir de ma face qu'ils ont contemplée, j'imprimerai par la grâce de mon humanité la splendeur vivifiante de ma divinité (2 Co 4, 4-6). Sa clarté leur sera à jamais une lumière intérieure, et dans la gloire éternelle, les fera plus que les autres, répandre sur toute la cour céleste le rayonnement d'une ressemblance particulière avec ma face (L. IV, VII, 5, 3-9, SC 255, p. 105).

Gertrude contemple le Visage, elle voit... Est-elle visionnaire ? Que veut dire visionnaire ? Quand s'est posée la problématique de son vocabulaire de visions, de dialogues qui font d'elle une « visionnaire », quelqu'un « qui voit et

qui entend », on a dit que cela faisait difficulté pour notre époque... Mais ne serait-ce pas tout le contraire ?

Si les phénomènes de vision et d'audition nous heurtent ne serait-ce pas parce que nous sommes accoutumés à un monde sécularisé, intellectualisé et rationnel ? La théologie ne souffre-t-elle pas des mêmes limites quand elle est réflexion froide, académique, sans âme et parfois même, sans foi et donc sans espérance et sans amour ? Tout ce qui dépasse la compréhension de la logique humaine pose problème à une telle théologie. Ne devrait-elle pas se demander si elle convient au Mystère et aux Sacrements et par conséquent à l'univers symbolique qui nous enveloppe et nous transcende de tous côtés ?

Quand on parle du langage de Gertrude comme étant celui d'une visionnaire, on associe plus ou moins implicitement à ce mot quelque chose de fantastique, d'irréel et, à la limite, d'halluciné et d'hallucinant. Nos critères d'approche (du monde) de la vision sont ceux qu'utilisent nos yeux de myopes : seules sont « valables » les images ou visions qui passent devant nos yeux. On se place du point de vue de ce qui est sûr, certain. Ce point de vue ne recouvre qu'une partie très limitée de la réalité. Est vrai seulement ce qui est arrivé, ce qui arrive ou ce qui peut arriver dans les faits ou dans les actes. Selon cette conception, une vision n'est vraie, certaine et crédible que si on la voit réellement, avec une apparence extérieure et concrète dans l'espace.

En fait aujourd'hui, même la physique nous dit que le phénomène de vision se développe et que beaucoup plus nombreux sont ceux qui peuvent « voir » l'énergie, l'aura, la lumière émanant de certaines personnes.

Or Dieu est un Dieu qui voit, contrairement aux aveugles et aux idoles qui ont des yeux mais ne voient pas... Et Dieu se laisse voir en Jésus qui s'est incarné pour que nous le voyions, que nous le touchions (1 Jn 1, 1-4).

Peut-être que si nous disions comme le mendiant, le fils de Timée : « Seigneur, fais que je voie ! » et si nous faisons de cette supplication une prière continuelle, nous aussi nous verrions.

Pensons plutôt la vision comme le « genre littéraire » de l'art plastique : Gertrude est une artiste d'une grande sensibilité.

D'autre part, n'y a-t-il pas à l'époque de Gertrude une période de crise, d'avènement de la nouveauté, et également dans sa propre vie ? La vision est un genre littéraire propre à l'apocalypse et à l'eschatologie. L'apocalypse n'est-elle pas un monde de révélations et de visions ? Gertrude aussi s'exprime avec un étonnant pouvoir d'évocation.

On ne peut pas lire et juger le livre de l'Apocalypse de saint Jean à partir du simple fait, factice, de ce qui peut ou ne peut pas arriver. Jean est le grand visionnaire de Patmos parce qu'il est un grand contemplatif et parce qu'il est l'intime du cœur. À cause de cela le critère de lecture de la vision n'est pas la certitude, le tangible mais il se trouve dans l'approfondissement intérieur de ce qui est décrit.

Alors on comprend que le langage de l'Apocalypse soit le langage des images. Il nous parle d'une « victoire sur les limites de l'espace et du temps » ; c'est pourquoi il est le langage de l'eschatologie. Celui qui s'exprime au moyen de la vision, et d'une vision tout à fait irrationnelle, comme par exemple la vision des branches et des fleurs qui sortent du corps du Christ, est vainqueur de toutes limites et de toutes frontières. C'est la totale liberté d'expression...

La vision approfondie par la contemplation et par l'amour est projetée par l'image ; la vision ne survient pas, elle se voit et s'épuise, se consume dans l'acte de voir ; et voir c'est toucher, contempler, communiquer, transfigurer et se transfigurer.

La vision, c'est voir à un autre niveau avec une intensité différente, c'est voir de l'intérieur... C'est être en relation avec ce qui est vu, et c'est cela qui établit la communion et la similitude.

L'Orient qui nous apprend à regarder les icônes sait bien ce que cela signifie. La qualité de visionnaire est justement ce qui permet de contempler. « Con-templer » touche à la dimension intérieure du temple de la vision.

D'une certaine façon, le contemplatif est celui qui voit à l'intérieur du temple et, en paraphrasant Silouane, on peut dire que pour celui qui voit et qui prie, tout l'univers se convertit en Temple. Les visions de Gertrude ont un rapport avec le Cosmos et avec l'intégration de la nature dans la liturgie. Et nous, dans notre « aveuglement », nous cherchons à imaginer ces choses et nous nous posons des questions.

Mais à elle, rien ne lui pose question, parce qu'elle est « remplie d'yeux » (cf. Ez 1, 18) ; comme les yeux de YHWH qui parcourent toute la terre (Za 4, 10) et qui sont le symbole de son omniscience et de sa Vigilance.

Ainsi la grande condition pour assister à la liturgie de l'Agneau, c'est d'avoir des ailes, d'être rempli d'yeux et de répéter sans cesse « Saint, saint, saint » (cf. Ap 4, 8 et Is 6, 2 ; Ez 10, 12 ; Is 6, 3). C'est ce que vit Gertrude.

c – Le silence

L'Apocalypse, livre de la vision et des visionnaires est aussi le livre de la demi-heure de silence dans le Ciel (Ap 8, 1). Après la vision (L. II, XXI), Gertrude en arrive à ne plus rien pouvoir exprimer ; elle, qui a une conscience si aiguë de sa « mission » d'enseigner et de transmettre ce qu'elle a reçu parvient à une expérience incommunicable et ne peut plus rien transmettre.

Qu'une semblable action de grâces et meilleure même, si possible, vous soit rendue pour certain don d'une suprême

excellence, de vous seul connu (*tibi soli noto*) : sa noble qualité ne saurait être exprimée par mes paroles ni cependant être tue, car, s'il arrivait, par fragilité humaine, qu'en quelque manière, de toute façon injustifiable, le souvenir m'en échappait – ce qu'à Dieu ne plaise – au moins cet écrit pourrait le rappeler à mon souvenir et à ma gratitude... (L. II, XXII, 1, SC 139, p. 329).

La sainte de la *libertas cordis*, douée d'une fine intelligence et artiste de l'expression esthétique soignée, parvient à la vision transfigurée (L. II, XXI) et au silence (L. II, XXII).

4 – Le secret de Gertrude et la liturgie

Il apparaît donc que la liturgie a été pour Gertrude le lieu de l'expérience mystique. Au terme de cette réflexion, est-il possible d'ébaucher une réponse à cette question passionnante ? Si la liturgie est célébration du mystère, je ne pense pas qu'il existe de réponse concrète.

Le divorce qui existe aujourd'hui entre l'expérience mystique personnelle et l'objectivité d'une théologie vue comme discipline scientifique, engendre un malaise. En effet, on saisit avec justesse ce qu'est la liturgie en elle-même : la célébration dans la foi et l'amour du Mystère (objectif) mais on interprète et juge l'expérience spirituelle comme appartenant au domaine du personnel, de l'intime, du subjectif. La possibilité de vivre cette expérience personnelle à partir du Mystère célébré dans l'objectivité d'une liturgie donnée ou reçue nous déconcerte.

Comment alors tenter une réponse ?

Nous pourrions donner quelques attitudes, comportements ou conduites qui favoriseraient cette intégration et qui sont évidemment transparents en Gertrude. Mais il ne semble pas y avoir de réponses toutes faites, ni de méthodes et encore moins de « recettes ».

La méthode, le chemin de Gertrude, c'est l'amour, un amour qui l'unifie et la comble tellement que tout en elle est UN ; c'est ce même Esprit d'Amour qui l'introduit dans l'Esprit de Vérité de la liturgie qui nous est donnée et que nous recevons de la tradition de l'Église : c'est l'Esprit d'Amour qui la guide, l'Esprit de Joie qui la fait craindre, rire et la secoue jusqu'à se fondre (se liquéfier) avec cette Vérité et cet Amour.

C'est l'Esprit, « un et multiple » (Sg 7, 22) qui la fait pleurer des larmes d'amour, qui la fait chanter, exulter, danser ; et c'est ce même Esprit qui la conduit au silence.

Donc, le chemin de Gertrude, c'est l'Esprit Saint. Elle-même le dit dans son prologue du Livre II. C'est dans la force de l'Esprit qu'elle sent qu'elle doit écrire son Mémorial et c'est dans l'Esprit qu'elle le fait.

Bien qu'il n'y ait pas de méthodes, il semblerait que l'Esprit puisse nous montrer un chemin et nous donner quelques règles pour découvrir le secret de cette intégration. Mentionnons (au moins) quatre fruits de l'Esprit par lesquels nous pouvons, admiratifs et silencieux, regarder avec un grand respect le mystère de Gertrude.

- Par l'Esprit, Gertrude est sainte

Elle est une avec l'Esprit (1 Co 6, 17) ; c'est dans l'Esprit qu'elle vit sa grande tendresse envers l'humanité du Seigneur. C'est pourquoi, nous ne pouvons pas copier de l'extérieur ce que fait Gertrude parce que ce n'est pas elle qui agit, mais l'Esprit qui agit en elle et les traits les plus marqués sont la liberté et l'humilité. Combinaison peu commune qui nous conduit au paradoxe...

- Par l'Esprit, Gertrude vit ce paradoxe

C'est le paradoxe du feu et de l'eau, par lequel se réalise un processus continu de transfiguration. Elle vit le paradoxe de l'objectivité au plus profond d'elle-même. Elle le fait sien,

parce qu'elle est sainte et parce qu'elle est saine. Elle vit la liturgie avec une âme dilatée (cf. L. II, 1, etc.).

La liturgie a été la « thérapie » et la guérison de son péché. Il n'y a pas d'angoisse en elle. Elle voit sainement son péché et cela l'épanouit, lui ouvre l'âme.

L'impétuosité du désir d'amour qui s'exprime au plus profond d'elle-même est la même impétuosité qui se manifeste dans la fête communautaire.

Il n'y pas deux « Gertrude » ; il n'y a pas de dichotomie ni de schizophrénie en elle, mais l'intégration, l'unité de son être intime et personnel avec son comportement extérieur qui s'exprime dans la vie communautaire et liturgique est si harmonieuse et parfaite qu'elle nous déconcerte.

Elle ne vit aucune dichotomie qui, d'un côté serait résolue par des techniques de "relaxation", et de l'autre, par la liturgie. Sa « détente » et sa « tension » sont une seule et même chose ; il ne s'agit pas d'une tension qui opposerait deux pôles, mais d'une tension qui est attraction d'un seul pôle. Et seul ce pôle l'attire parce qu'il est la Beauté et la Gloire de Dieu.

- Par l'Esprit, Gertrude prie

Le troisième aspect concerne sa prière humble. Elle a prié, supplié. Nous autres parfois, nous cherchons la réponse à nos questions plus par un effort et une recherche logique et rationnelle que par une simple ouverture à la grâce. Ce que nous livre Gertrude, c'est son expérience de la souffrance et de la prière. Elle ne s'interroge pas elle-même. Son style n'a rien d'un soliloque introspectif et psychologisant. Elle a toujours un interlocuteur, et cet interlocuteur c'est le Seigneur. Elle résout tout avec Lui.

Quant à nous, en revanche, nous nous interrogeons, nous échangeons, et nous nous communiquons nos expériences et c'est bien. Mais nous devrions le faire dans le même esprit

que Gertrude le fait ; dans cet esprit qui nous fait grandir dans la recherche de Dieu (cf. L. II, II sur l'amitié).

L'intégration de son expérience de Dieu personnelle (et subjective) vécue dans l'objectivité de la foi célébrée suppose une grâce spéciale, une grâce qu'elle a reçue parce qu'elle a souffert et prié pour elle-même mais aussi pour adorer et rendre grâce. Elle a reçu cette grâce sous la forme qui « convenait » à son temps, à sa personne, à son état de vie, à sa culture, etc. Je crois que, si nous demandions aussi cette grâce en toute simplicité de cœur, nous la recevions selon les critères de notre époque, de notre état de vie et de notre culture.

- Quatrième fruit de l'Esprit

Je vois un quatrième fruit de l'Esprit Saint dans l'atmosphère de splendeur et de beauté qui a régné à Helfta. La splendeur du Bien, de la Vérité, de l'Unité, bref la Beauté a indubitablement favorisé l'épanouissement de son expérience spirituelle et liturgique. La musique, les couleurs, les formes et la beauté ont sanctifié Gertrude (cf. *Sacrosanctum Concilium* n^{os} 112, 123, 127, 129).

La beauté l'a séduite, le Dieu de la Beauté la rendit amoureuse.

Conclusion

Gertrude nous « contagie », comme Marie a « contagié » Elisabeth de l'Esprit Saint, ainsi donc, quand nous nous approchons d'elle, quand nous la lisons et lui demandons de nous aider et d'être pour nous une amie, une éducatrice, une sœur très proche, une colombe, une épouse, nous nous sentons remués au plus profond de nous-mêmes au contact de la JOIE toujours lumineuse et tranquille de la TRINITÉ.

† Maria Teresa Porcile Santiso
(Uruguay)